

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'érection mot à mot

Michaël Grynszpan



Number 62, Summer 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4205ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Grynszpan, M. (2000). L'érection mot à mot. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 69–77.

## L'érection mot à mot

Michaël Grynszpan

Marre...  
Il pousse.  
Mon pénis pousse !  
J'en ai marre...  
Deux mois que ça dure...  
Deux mois qu'il est dur.  
Je ne sais vraiment plus quoi faire.  
Il grandit d'environ un millimètre chaque jour.  
C'est quand même incroyable ce qui m'arrive...  
Moi qui justement ne voulais plus entendre parler de sexualité.  
Moi qui refusais d'être dominé par de basses pulsions animales.  
Moi qui justement avais déclaré la guerre à ces petites  
hormones abrutissantes...

Tout a commencé un jeudi soir glacial aux alentours  
de vingt heures trente.  
Je revenais à pied du boulot car Paris était encore paralysé  
par la grève.  
J'étais moi-même paralysé par le froid et en voulais  
à l'humanité entière.  
J'en voulais aux grévistes et aux non-grévistes, aux voitures,  
aux piétons et aux politiques.  
J'en voulais aussi à mon coiffeur, à ce temps de chien  
et puis surtout aux femmes.

Il faut avouer que depuis qu'Anna m'avait quitté, les femmes  
avaient singulièrement baissé dans mon estime.

Je les avais bien trop idéalisées auparavant, les avais hissées sur le piédestal d'une féminité pure et angélique.

Les femmes représentaient à mes yeux toute la grâce et la beauté qui donnent au monde sa raison d'exister.

J'y avais cru à l'Amour avec un grand A, à cet amour transcendant dont nous parlent continuellement les poètes.

Ces maudits poètes qui nous décrivent les femmes comme des créatures délicates, sentimentales, lumineuses, presque abstraites, de véritables œuvres d'art incarnées.

Mais d'avoir vécu deux ans avec Anna, d'avoir supporté ses caprices incessants, me voilà finalement misogyne et fier de l'être.

Les femmes me sont apparues pour ce qu'elles sont réellement : des championnes de l'artifice et de la légèreté, dissimulatrices, parfumées et intéressées.

Ma misogynie me conduisit logiquement à un dégoût viscéral des relations physiques et j'en vins à adopter une nouvelle ligne de conduite : l'abstinence.

Je ne souhaitais plus avoir le moindre contact avec une femme, pas même un baiser, car Anna et ses sœurs, les femelles, avaient assassiné mon désir.

Quel soulagement ce fut alors, libéré enfin de ces ridicules parties de jambes en l'air, libéré de ces séances acrobatiques et halètements rythmés dans un lit.

Cette période paradisiaque se prolongea dix mois durant, et j'éprouvai le fier sentiment d'avoir définitivement anéanti toute emprise de la concupiscence et d'avoir acquis une nouvelle virginité.

Seulement voilà, ce même jeudi soir glacial alors que je revenais à pied du boulot, l'humeur noire et le bout du nez rouge, il arriva cet incompréhensible événement.

Je traversais à pas rapides le pont des Arts de la rive droite vers la rive gauche sans même regarder ni à droite ni à gauche la Seine qui coulait.

Soudain, une petite voix surgit de nulle part, une toute petite voix salement féminine qui me fit sursauter et interrompre mes

rêveries récriminatoires contre l'humanité : monsieur, arrêtez-vous un instant !

Je tournai la tête et découvris, ahuri, une jeune femme laide comme une langouste, assise en tailleur sur un banc en bois, qui me souriait en me fixant de ses yeux rieurs.

C'est vrai, quoi ! me dit-elle gentiment, arrêtez-vous un instant et regardez un peu comme elle est chouette, cette vue de Paris, avec ces lumières et leurs reflets dans l'eau...

D'où sort-elle, cette femelle-là ? me demandai-je, elle croit peut-être avoir une chance d'aguicher un homme sur ce pont avec sa face de poule et ses niaiseries pseudo-poétiques ?

Sans se douter de mon mépris pour son sexe, elle me souriait d'un sourire épanoui, enfantin, d'un sourire doux comme une carresse et chaleureux comme des retrouvailles avec un ami de longue date.

J'allais lui répondre qu'elle ferait mieux de prendre rendez-vous chez un bon chirurgien esthétique quand se produisit en moi un phénomène certes naturel, mais absolument inattendu et inapproprié dans ces circonstances : une érection.

Stupéfait et honteux, je bégayai quelque excuse, lui dis que je n'avais pas le temps et m'enfuis en marchant comme un pingouin avec la hantise qu'elle ou un autre pût remarquer quelque chose.

Arrivé à l'extrémité du pont, ma propre extrémité restait tendue comme aux meilleures années de mon adolescence et je n'en revenais pas qu'une bonne femme, plus moche encore que ma sa-coche, en soit la cause.

Je rentrai chez moi après trois pénibles quarts d'heure de marche dans le froid, préoccupé par cette poussée inconvenante qui ne faiblissait pas et qui semblait être la seule dans cette ville à ne pas faire la grève.

Seul dans mon appartement du quatorzième arrondissement, j'essayai de me calmer en m'affalant sur mon canapé quelques minutes, puis je pris un bain, fis cuire des pâtes, bus une tisane et deux verres de lait avec du miel.

Rien ne perturba mon organe reproducteur dans sa ferme volonté — « ferme » est bien le mot qui convient — de se maintenir droit, presque perpendiculaire, arrogant, et j'eus beau réciter toutes les bonnes raisons justifiant mon abstinence, l'insolent gardait le cap.

Le lendemain matin, lorsque le radio-réveil se mit à aboyer une chansonnette à la mode, je n'osai ouvrir les yeux de peur de constater que le cauchemar perdurait et restai ainsi allongé sur le dos, paralysé par cette angoisse existentielle.

Puis, après vingt longues minutes, dans un souci héroïque d'affronter la réalité telle qu'elle se présentait, je levai lentement les paupières et découvris que la nuit n'avait pas porté conseil : il y avait une bosse au milieu de la couverture.

En me brossant les dents, je réfléchissais à l'absurdité de ma situation et décidai alors de consulter un médecin, non pas mon médecin généraliste habituel car c'était une femelle, mais un inconnu à qui je téléphonerais anonymement pour lui décrire mon symptôme.

Quelle humiliation ce fut, lorsque je lui exposai mon problème, d'entendre rire le spécialiste, un sexologue de province que j'avais choisi par minitel, qui demeura d'abord quelques secondes dans un silence incrédule puis se mit à glousser comme une guenon en chaleur !

Ouououh... ouououh... mon cher monsieur, celle-là, c'est la meilleure, gloussa-t-il avec son accent du Midi, une érection permanente, dites-vous... ouououh... que c'est drôle... vous devriez être content, j'ai des patients qui payeraient cher pour tenir le coup dix minutes...

Furieux, je raccrochai au nez de cet imbécile qui croyait possible qu'un adulte puisse avoir un humour aussi lamentable et une imagination aussi vulgaire pour inventer une pareille histoire et je me promis de résoudre seul mon problème sans jamais avoir recours à la médecine officielle.

Ma vie quotidienne se transforma en enfer, mais ce n'est qu'après deux semaines que je me rendis vraiment compte de la

gravité du drame qui m'accablait : non seulement mon pénis refusait de retrouver sa position de repos, mais en plus il grandissait tous les jours !

Lentement mais sûrement, il avait gagné environ un centimètre et demi en quinze jours et cette constatation me fit tellement paniquer que j'enfilai sur-le-champ mes chaussures de sport, descendis comme un diable dans la rue et courus, courus, courus... pendant plus d'une heure dans Paris.

J'avais dans l'idée de sublimer ainsi ce trop-plein d'énergie qui bouillonnait en moi, de refroidir ces ardeurs intempestives en me défoulant, mais ce fut également un échec car je courus tous les jours qui suivirent sans pour autant parvenir à freiner l'ascension de mon engin.

Puisque le sport était inefficace, j'envisageai d'aller consulter un marabout pour lui parler de mon bout car, bien qu'ayant toujours eu l'esprit cartésien et conservé une méfiance absolue envers les marchands de superstitions, je devinai que, dans mon cas, toute explication ou tout remède seraient difficilement rationnels.

Comment expliquer rationnellement, en effet, que l'incident à l'origine de mon emballement hormonal fut provoqué par une jeune femme, certes souriante, douce et gentille, mais aussi attirante qu'un cageot et qui, si telle compétition avait existé, eût remporté haut la main le titre de Miss Monde de la laideur ?

Le marabout écouta attentivement mon récit des faits puis me dit de sa voix grave qu'il ne fallait pas m'inquiéter, j'étais simplement victime d'un envoûtement et il me suffirait, pour me désenvoûter, de retrouver la jeune femme en question et de lui jeter de la cannelle dans les cheveux.

Ce judicieux conseil me coûta cinq cents francs auxquels s'ajoutèrent deux cents francs pour la publication d'une annonce dans *Libé* : « Je vous ai croisée sur le pont des Arts le jeudi soir 9 novembre, vous m'avez parlé gentiment, mais j'étais pressé, et depuis, je ne pense plus qu'à vous. »

Je laissai également mon numéro de téléphone mais ne reçus le lendemain que des appels de petits plaisantins — les gens

avaient décidément beaucoup d'humour en ces temps d'agitation sociale — et l'appel d'un ami me demandant : quoi-de-neuf-aujourd'hui-mon-vieux ? et auquel je répondis : oh ! au moins un millimètre.

Je retournai sur le pont des Arts un jeudi à vingt heures trente avec un flacon de cannelle en poche, mais puisque, comme il fallait s'y attendre, la belle n'avait pas planté sa tente là, je me retrouvai seul avec mon flacon et, déçu, fatigué, désespéré, m'assis sur le fameux banc.

Las, je contempiais cette chouette vue de Paris, comme avait dit l'autre, ces péniches, cette île qui partageait la vieille Seine en deux, ces monuments majestueux et ces cieux recouvrant de leur manteau de velours les maigres lampadaires balbutiant une lueur sucrée, quand tout à coup, et pour la première fois, je me mis à relativiser.

Après tout, une érection, pensai-je, c'est plutôt un signe de bonne santé, il y en a beaucoup qui souffrent de troubles bien plus graves, et puis, finalement, ce n'est pas la fin du monde, la Seine ne va quand même pas s'arrêter de couler sous prétexte qu'un Parisien moyen bande sur un pont.

Les semaines qui suivirent furent assez pénibles, mais je ne perdis pas complètement espoir grâce à ma nouvelle théorie de la relativité et d'ailleurs, lorsque la longueur de mon sexe devint embarrassante, je trouvai la solution adéquate au lieu de songer au suicide : je l'attachai solidement contre mon ventre à l'aide d'une longue bande blanche.

Je savais bien que ce n'était qu'une solution provisoire car mon tuyau grandissait à un rythme régulier et je me doutais qu'un jour ou l'autre il finirait par sortir du nœud de ma cravate, ce qui n'était pas encore admis dans mon environnement professionnel, plutôt conservateur et rigide en ce qui concerne les tenues vestimentaires.

Je me consolai une fois de plus à l'aide d'une profonde réflexion philosophique puisque, lors de mes séances de méditation et de contemplation de la grandeur de l'univers, je fus stu-

péfait de constater que je n'étais pas le seul à être en érection permanente et, même mieux, que c'était là le principe moteur de l'existence.

Du pistil au marteau, du couteau au stylo, de la télécommande au canon, en passant par le pinceau et le saxophone, du train au tournevis, de la raquette aux ciseaux, de la caméra à la flèche, de la fourchette à un microphone, en passant par des cornes, des clous, des drapeaux et des tours, je découvrais partout des manifestations du même principe.

Ce fut la grande fête, je m'étais improvisé chef d'orchestre et fis danser les clefs, les ceintures, les flingues et les guitares, les violons, les pics, les pieux et les lances, les motos, les missiles, les troncs et les poteaux, les ballons, les chiffres et les lettres, les gratte-ciel, les bananes, l'obélisque de la Concorde et la tour Eiffel!

Aujourd'hui, cela fait déjà deux mois que le petit insolent a commencé à prendre des forces et à pousser, j'en ai marre, il faut l'avouer, mais j'ai enfin compris les raisons qui poussent les gens à se lever le matin, j'ai enfin compris quelles forces régissent notre monde et pourquoi le Soleil tourne depuis toujours autour de la Terre.

Bien plus qu'un simple phénomène biologique, l'érection est une conception de la vie, c'est une tension vers un au-delà de soi, un élan essentiellement métaphysique avant d'être hormonal, et ce que les grands professeurs ne nous disent pas, c'est que le jour où l'hydrogène ne bandera plus pour l'oxygène, même les écologistes convaincus ne pourront rien sauver.

Je deviens donc un pur obsédé sexuel mais ne culpabilise aucunement, n'y attachant guère de connotation négative ou de péché, je m'amuse d'ailleurs à décrire mon expérience dans un texte lui-même en érection, puisque la première phrase n'a qu'un mot, la deuxième deux, et ainsi de suite jusqu'à cette phrase-ci, la soixante-sixième, longue de soixante-six mots!

Après ce dernier point d'exclamation hautement symbolique clôturant les élucubrations de soixante-six phrases travesties en

tissu érectile, j'aimerais ouvrir un nouveau chapitre avec cette soixante-septième, cesser de me mentir à moi-même, et confesser ce que nous, les hommes, nous efforçons tant de dissimuler : les femmes ne nous émeuvent pas seulement pour leurs atouts extérieurs ou leur image préfabriquée d'objets de désir.

En fin de compte, nous ne pouvons pas nous passer d'elles et de leur présence, ni de leur différence, de leur affection ou de leurs mystères, et s'il est vrai que mon érection présidentielle m'a enseigné que la vie est un vaste théâtre de phénomènes phalliques, il est aussi certain que toute cette énergie n'aurait pas de sens sans sa contrepartie, la splendeur féminine.

Ça me soulage d'avoir dévoilé ces vérités que l'orgueil masculin censurait dans ma conscience, ça m'a permis d'oublier pendant quelques jours mon érection qui approche maintenant des dimensions monstrueuses (il me sera bientôt difficile de manœuvrer dans les escaliers), ça m'a réconcilié avec à peu près la moitié de la population terrestre, et en particulier avec la délicieuse jeune femme du pont des Arts.

Certes, je l'ai traitée de langouste parce qu'elle n'était pas vraiment jolie, mais c'est pourtant elle, son charme, sa douceur, ses yeux étoilés, sa lumière, sa merveilleuse féminité en somme, qui m'ont ému comme jamais ça ne m'était encore arrivé, et qui m'ont contraint à sortir de mes lamentables préjugés sexistes, c'est son simple sourire qui a violemment réveillé mes sentiments refoulés.

Alors voilà, aujourd'hui, après dix mois de séparation, j'ai pris la décision de téléphoner à Anna, j'avais envie de lui raconter l'incroyable histoire depuis le début, j'avais envie de lui expliquer les enjeux de l'univers, de lui exposer mes nouvelles théories sur les femmes, les hommes et les autres, mais, je ne sais pas pourquoi, seules quelques phrases fort banales sont sorties de ma bouche.

Allô, Anna ? oui, c'est moi... je voulais te dire que tu me manques terriblement, mon petit écureuil... si tu savais... tu me manques parce que je t'aime, j'aime tes éclairs, j'aime tes arcs-

en-ciel, j'aime quand tu fais semblant de ne pas avoir entendu et ton air de ne pas croire à mes sornettes... tu es belle mais je t'aime même lorsque tu es décoiffée...

Depuis cette conversation la semaine dernière, j'ai redécouvert le bonheur de vivre avec Anna. Mais parbleu ! Je dois conclure ce récit mais mes phrases ne tiennent plus debout ! Je suis désormais incapable d'écrire la soixante-treizième comme il se doit. Quelques mots et puis elles s'essoufflent. Six ou sept et puis un point. Comme tout le monde.

De temps en temps, par nostalgie, je m'accorde une ou deux réflexions misogynes. Ça fait rire Anna. Ô que je l'aime, cette femme ! Non, nous ne nous sommes pas mariés, nous n'avons pas eu beaucoup d'enfants, mais en ce qui concerne... oui, enfin... disons que nous aurions pu en avoir, des enfants...